

Historia de España.T.6: *La época del Liberalismo*, Josep Fontana, Barcelona Editorial: Coedición Crítica - Marcial Pons, 2007, ISBN(13): 9788484328766

L'ouvrage *La Epoca del liberalismo* sorti en librairie cet été est le volume 6 d'une nouvelle « Historia de España » qui est en cours de publication en coédition par Crítica et Marcial Pons et qui est sûrement destinée à devenir une référence.

Cet ouvrage pour lequel j'ai été amenée à faire ce compte rendu part d'un projet spécifique qui est présenté au lecteur dans une introduction générale placée au tout début du livre. Cette introduction est signée par Josep Fontana et Ramón Villares, les deux directeurs de cet ample projet de 12 volumes consacrés à donner aux Espagnols une nouvelle vision synthétique de l'histoire de leur pays. La première chose à prendre en considération c'est que c'est essentiellement un public espagnol large qui est visé par ce projet global, d'une histoire totale dont on nous dit dès le départ que *nace con vocación de síntesis*. Dans la conclusion, Fontana parle de la nécessité de *un canon que responda a las necesidades de la sociedad actual*, c'est-à-dire que son but affiché est renouveler l'histoire officielle qui, jusque là, a constitué un fonds commun pour l'ensemble de la population espagnole. Il annonce sa volonté de « desbrozar el terreno de los mitos y falacias de que está cargada la visión tradicional que se nos ha enseñado en la escuela y que ha seguido perpetuando día a día el uso público de la historia como herramienta de conformismo social ». Ce projet serait donc peut-être celui d'élaborer une histoire populaire de l'Espagne qui ne serait plus utilisée à des fins politiques. On peut constater notamment par l'emploi du *nosotros* que ce projet s'attache à construire une version purement espagnole de l'Histoire de l'Espagne à travers l'expérience et la connaissance d'historiens espagnols impliqués dans une réalité et une actualité espagnoles.

Il s'agit en effet d'une œuvre collective, menée par des historiens espagnols, qui s'inspire de la rénovation historiographique qui a eu lieu en Espagne depuis les années 70 et qui permet d'aborder de nouveaux problèmes et points de vue. En dernière instance, comme le disent Fontana et Villares, il s'agit de « ofrecer, por la vía del relato histórico, una visión de la España actual, de ordenación política plural en su forma de Estado y de entusiasta apertura al exterior en sus comportamientos económicos, sociales y culturales ». Ce récit historique serait encore à faire car il s'agit en fait de construire un récit alternatif qui prenne en considération des questions importantes et actuelles jusque là mises de côté comme *las posiciones nacionalistas, la construcción de una ciudadanía activa, el peso de la mujer...* L'important est de redonner la place qui leur revient à des acteurs de l'histoire jusque là oubliés par la tradition. Le peuple, cette masse silencieuse et majoritaire qui ne s'éveille qu'au XX^{ème} siècle pour être aussitôt étouffée par 40 ans de dictature, est un des grands oubliés de la tradition historique. Une des grandes fonctions ou ambitions de cette « Histoire de l'Espagne » et en particulier de ce volume 6 qui s'adresse à la totalité du peuple espagnol pris dans sa diversité – le ton choisi ainsi que le style d'écriture se veulent tout public comme le témoigne notamment l'absence d'érudition ou de notes - et pas simplement à des spécialistes est de « sacar a luz los problemas, las luchas, las frustraciones y las esperanzas de una inmensa mayoría de españoles a quienes las reglas del juego del propio liberalismo condenaban a ser simples "habitantes" de un país donde sólo tenía derecho al voto una minoría de "ciudadanos" y donde las decisiones políticas, en las que los votos no tenían influencia alguna, estaban por lo regular en manos de un pequeño grupo de dirigentes militares ».

Nous allons voir tout d'abord quelles sont les caractéristiques propres à ce volume 6 de la « Historia de España » et qui concerne les années 1808 à 1874, c'est-à-dire *La época del*

liberalismo, de sa construction par les Cortès de Cadix à son échec dans les années du *sexenio democrático*.

Du point de vue formel, ce volume se compose en premier lieu d'un prologue de Fontana dans lequel, à travers une citation de Antonio Machado, il exprime le désir que, grâce aux pages qui vont suivre, « aquellos que Antonio Machado definió como *la estirpe redentora que muele el fruto de los olivares, y ayuna y labra, y siembra y canta y llora* » prennent enfin la part qui leur correspond dans l'histoire de leur pays. Le corps du texte proprement dit est divisé en 12 chapitres dont le dernier intitulé : « Un balance de la época del liberalismo » comporte une interprétation sur la portée réelle de ce siècle, sur ses apports par rapport à un régime démocratique aujourd'hui normalisé. Enfin, cet ouvrage comporte également des annexes très fournies : une bibliographie commentée divisée selon les chapitres du livre, une chronologie, une cartographie détaillant les mouvements de troupes lors des principaux conflits mais aussi diverses cartes économiques concernant le processus d'industrialisation de l'Espagne et une carte de l'Amérique reprenant l'ensemble des dates des mouvements d'émancipation par pays, quelques pages consacrées à *las cifras de la historia*, un certain nombre de documents et de témoignages de première main sur quelques épisodes particuliers de cette période (il faut noter que ces textes ne sont pas ceux que l'on a l'habitude de trouver dans certains recueils de documents historiques, Fontana a privilégié les visions subjectives de témoins de première main d'origine modeste ou obscure qui, mis à part leur propre subjectivité, n'ont pas tendance à tordre les faits plutôt que les documents officiels ou déjà consacrés par l'histoire émanant de personnages ou d'institutions qui ont des intérêts à défendre¹) et pour finir un index alphabétique.

Il faut par ailleurs relever l'existence d'illustrations (essentiellement de gravures d'époque) en milieu de volume qui permettent d'avoir accès à une iconographie traditionnelle consacrant les grands événements et les grands personnages du XIX^{ème} siècle.

Je vais maintenant m'attacher à analyser ce qui m'a paru intéressant et nouveau dans le contenu de cet ouvrage.

Tout d'abord, je vais m'attacher à souligner comment Fontana fait apparaître à tout instant le peuple dans son discours que celui-ci ait un rôle passif ou actif dans l'histoire du XIX^{ème} siècle. Ceci est une première caractéristique propre à cet ouvrage.

Dès le départ, il signale que, lorsqu'il fait allusion au peuple, il parle des 11 millions d'habitants de l'Espagne de 1800 dont plus de 80% vivaient dans les campagnes. Or il nous fait observer que cette Espagne numériquement importante ainsi que les problèmes qui lui sont attachés : « no suelen aparecer en los relatos de historia más que en momentos puntuales y casi siempre como víctimas: como los más gravemente afectados por las grandes hambrunas o como derrotados en los momentos puntuales en que su malestar les conduce a la rebeldía ».

Lui, en revanche, à l'inverse de ses prédécesseurs, n'hésite pas à nous décrire quelle était la vie quotidienne d'une grande majorité des Espagnols vivant en milieu rural : « Los asturianos apenas prueban el vino en su tierra; en Valencia con una torta, chufas y agua trabajan los labradores todo el día; casi tan frugal es la comida de los de Cataluña, y los montañeses, aunque no ahorren en la bebida, no visten sino jerga casera, no comen otra carne que la salada, y esto no siempre, y usan con mucho provecho del pan de centeno y cebada; el gazpacho es un sustento casi general y único de los andaluces » en soulignant tout particulièrement le travail des femmes jusque là considéré comme négligeable : « Las mujeres trabajan incluso en las faenas más duras, con "el arado, la hoz y el azadón", y hubo que prohibir que las gallegas fuesen "a segar a las Castillas". En la Soria rural, según Larruga, los hombres "dejan al cuidado de las mujeres la labranza de las pocas tierras que cultivan, la corta

¹ Cf. p. 534, 537 et 539 par exemple.

de pinos y la guarda de los atajadillos de ganado, ocupando el tiempo que les queda en echar sayales o jergas para vestirse”, sin olvidar una función tradicional de las mujeres pobres como era la de espigar en los rastros, una vez levantada la cosecha de cereales ».

Des aspects particuliers de cette vie quotidienne nous sont peu à peu dévoilés tout au long du récit souvent à travers des sources directes ce qui nous permet de toucher de près la réalité de l'époque et ses maux les plus cruels. La faim récurrente de la population lors des périodes de famine est décrite crument car elle est inimaginable pour des citoyens espagnols du XXI^{ème} siècle, le témoignage d'un officier de l'armée napoléonienne, le capitaine Marcel, permet de marquer les esprits des lecteurs sur le sujet : « El de 1812 fue en toda España una año de hambre generalizada, durante el cual en Madrid “se retiraba cada mañana un número considerable de cadáveres de personas muertas de hambre”, ya que parece haber habido unas 20 000 muertes por inanición en la capital. El propio Marcel nos dice: “He visto con mis ojos a gente acomodada disputar a los perros pedazos de caballos o de mulos muertos hacía seis días. Una tarde fui, con otros muchos oficiales, testigo de una escena horrible: un niño que acababa de morir de inanición fue comido por sus pequeños compañeros, que devoraban delante nuestro sus miembros descarnados ». C'est un thème repris tout au long du livre et il sert souvent à souligner le fossé entre la politique du gouvernement pensée par et pour une minorité et les problèmes de la vie quotidienne que devait affronter la masse de la population : « Mientras en las cortes [en 1847] se ventilaban estas peleas de grupos minoritarios, el país sufría una grave crisis de subsistencias, sin que sus gobernantes pareciesen preocuparse por ello ».

La première vision que nous avons de ce peuple est donc celle d'un peuple de laissés pour compte, souvent lésé ou opprimé par les classes dominantes.

La *desamortización* est vue jusqu'en 1855 comme *un proceso de despojo de los campesinos* sans que rien ne vienne pour autant entraver l'action des divers gouvernements libéraux. Cette oppression du peuple par celles qu'il appelle également *las clases propietarias* se poursuit dans la façon traditionnelle de concevoir l'histoire que l'on trouve dans certains manuels que le public lit encore aujourd'hui comme si l'histoire officielle avait parfois soigneusement évité une certaine réalité que lui essaye de mettre à jour : « Cuando se ocupan del verano de 1836 nuestros libros de historia hablan de las angustias de la pobre reina regente en La Granja, acosada por los sargentos, y de las revueltas urbanas que abrieron el camino del retorno al constitucionalismo. Pero no nos dicen nada de lo que sucedía al propio tiempo en el campo aragonés, donde aquel mismo verano se multiplicaron las resistencias y protestas campesinas, lo que llevó a las casas señoriales aragonesas a dirigirse colectivamente al gobierno, “denunciando la posibilidad de que no sólo sus intereses, sino los de la patria corrían peligro de verse arrasados por la revolución ».

Fontana prend donc le contrepied d'une certaine historiographie en considérant le peuple espagnol dans sa totalité et en n'essayant pas seulement de faire l'histoire de ses dirigeants ou de ses élites.

Même en ce qui concerne un mouvement populaire tel que la guérilla, il refuse d'aborder uniquement les héros consacrés par la tradition au sujet desquels il indique que : « Pero fijarnos en estas figuras excepcionales nos apartaría de la realidad social de la guerrilla ». Selon lui, « esta realidad no debe separarse de la resistencia de los campesinos a la movilización en el ejército regular y de la frecuencia de la desertión, que lleva a muchos soldados a regresar a sus casas y a integrarse en las partidas locales, donde la alimentación y la paga eran más seguras ». Il revient là sur le mythe du courageux guérillero qui s'engage sans contrepartie par pur patriotisme pour sauver la Nation ou le Roi des ambitions napoléoniennes. Finalement, il signale peu d'actes héroïques mais il insiste en revanche sur les souffrances du peuple, c'est-à-dire des masses silencieuses et pauvres. Il montre le décalage qu'il pouvait exister pendant la guerre d'Indépendance dans la cour de Joseph 1^{er} à

Madrid où tout n'était que divertissement alors qu'on se battait avec violence sur une autre partie du territoire : «Estos rasgos de convivencia con las capas superiores de la sociedad son otra de las caras de unos años complejos, en que la violencia fue sobre todo del pueblo y contra el pueblo ».

De même, les conséquences des décisions prises dans les hautes sphères du pouvoir comme par exemple les coûteux engagements en politique internationale de Charles III et de Charles IV qui entraînent des dépenses toujours croissantes alors que les revenus de l'Etat étaient stables, les conséquences de *una administración desconcertada de veinte años* dit-il en citant le député aux Cortes Canga Argüelles sont envisagées du point de vue de leur impact sur la population. Elles entraînent en effet une nouvelle série d'impôts qui irritent l'Eglise et surtout provoquent des révoltes paysannes sur tout le territoire.

Cela ne signifie pas qu'il ne fasse pas également l'histoire des grands hommes, et les personnages historiques importants sont largement abordés et étudiés mais, là aussi, il s'attache à faire ressortir leur côté « humain trop humain », il redescend toujours au niveau de l'homme en s'intéressant aux travers de ces hommes d'Etat. Pour Godoy, il relève par exemple son inconscience et son refus d'assumer ses erreurs à propos de la bataille de Trafalgar² pour finir sur un portrait totalement négatif : « Propio del talante de estos personajes, y revelador de su miseria moral e intelectual, es el hecho de que, después de haberse hecho responsable de la destrucción de la marina española, el favorito fuese nombrado almirante de España e Indias ». Il n'a pas de pitié non plus pour Serrano qui est vu comme quelqu'un d'inconstant qui passe son temps à retourner sa veste³ ni pour Castelar décrit comme un personnage inconsistant⁴. Il porte des jugements très critiques sur les décisions politiques de la régente María Cristina et pour Isabel II, il n'hésite pas à détailler la longue liste de ses amants et de ses enfants illégitimes⁵ ce qui fait ressortir les faiblesses de sa nature humaine et la fait tomber de son piédestal. Il fait de même pour son père, Ferdinand, dont il révèle les frasques accompagné de l'un des hommes ayant intégré sa camarilla, le duc d'Aragon « con quien el rey acostumbraba a salir disfrazado de noche a modo de los sultanes de las novelas orientales para correr aventuras eróticas, como sus visitas a Pepa la Malagueña ».

Cette tendance à faire ressortir les bons et mauvais côtés de la nature humaine l'amène également, lorsqu'il parle de la guerre (ici la guerre d'Indépendance), à souligner la sauvagerie et l'inhumanité qui sont de règle. Ce sont bien ici les horreurs de la guerre si bien peintes par Goya et elles se retrouvent dans tous les camps. Un Anglais surnommé Glover témoigne que, lors de la prise de San Sebastian en 1813, les forces anglo-portugaises « se entregaron a una orgía de robos, borracheras y violaciones que superó incluso el saqueo de Badajoz » et Fontana signale, toujours pour la guerre de l'Indépendance, que : « Hasta el mismo final resultaría verdad que los liberadores hacían tanto o más daño a la población española que los franceses. Como decía Robinson, “allá por donde vamos, la devastación señala el rastro de nuestros pasos” ». De même, il n'hésite pas à souligner la cruauté de certaines actions répressives menées par les classes dirigeantes en 1857 contre des paysans et des artisans qui protestaient contre la réaction qui, en 1856, avait liquidé les maigres conquêtes de la révolution de 1854 : « A toda prisa se fusiló en Sevilla a 25 de estos jóvenes demócratas, que en el horrible tránsito de la capilla al lugar del suplicio todavía preguntaban si efectivamente los iban a fusilar y por qué delito (dos de los espectadores que contemplaban la ejecución murieron también por el rebote de las balas). En Utrera, el mismo día, se fusiló a otros nueve. Sólo las protestas de los sevillanos impidieron que siguiese esta carnicería ».

² Page 13.

³ Page 403.

⁴ Pages 402-403.

⁵ Page 324.

Comme vous pouvez le constater, Fontana a un goût prononcé pour les citations fortes ou choquantes. Il choisit judicieusement certaines citations qui, sous couvert de n'être pas de lui, décrivent un état de fait qu'il partage avec Pedro Sainz de Andino au sujet de la situation de la monarchie en 1829 : « Apuradísima es la situación de su tesoro ; enorme e incomparable es su deuda, notorio es su descrédito [...] Al pasar una rápida revista sobre la situación de la monarquía, no se ven más que síntomas de desorden, debilidad y destrucción » ou qu'il dénonce lorsqu'il reprend les paroles de Fernández de Córdova pour définir le système politique de l'Espagne en 1848 « “el parlamento, abierto durante cortos meses del año, y esto por mera fórmula, intervenía poco en la política y poco también en las tareas que le eran propias, pues las más veces se legislaba por decretos, venía luego la sanción de cuanto hacía el gobierno y hasta para el ejercicio de los presupuestos se apelaba con harta frecuencia a las autorizaciones previas” ¿Qué necesidad podía haber de restringir todavía más los escasos márgenes de democracia que ofrecía un sistema como éste? ».

Le pathos du lecteur est souvent convoqué. Par exemple, Fontana peut chercher à le scandaliser : « A los tres meses de realizada la operación contrarrevolucionaria Isabel II consideró que la faena estaba hecha y despidió a O'Donnell. Tras haberle prometido que lo mantendría en el poder, le hizo saber su cambio de opinión escogiendo a Naváez como pareja en un baile de palacio, en lo que se dio en llamar la “crisis del rigodón”. A tal extremo de degradación había llegado la política española, y hasta tal punto era ficticia su condición de monarquía constitucional » et l'ironie de l'auteur vient souvent couronner des citations déjà choquantes dans leur contenu. Il ne faut pas oublier que son but est de s'adresser à un lecteur espagnol habitué aux pratiques démocratiques et à qui il tient à montrer une réalité autre.

Cette large utilisation des documents de première main qui viennent étayer ses arguments rend souvent son raisonnement plus vivant et rapproche le lecteur d'aujourd'hui du spectateur d'hier. Parallèlement, certains traits d'humour ressortent de temps en temps, ce qui permet d'alléger un discours historique qui pourrait parfois paraître rébarbatif alors qu'il se veut tout public⁶.

Face à cette vision d'un peuple passif, soumis au bon vouloir et à l'injustice des classes dirigeantes, Fontana nous montre également un peuple actif et révolutionnaire, souvent à l'avant-garde dans ses revendications sociales mais malgré tout constamment trompé par ceux qui détiennent le pouvoir. Joaquín María Lopez analyse dans cette perspective les années 1833 à 1840 : « Tal es la serie de acontecimientos desde el año [18]33 acá. El pueblo siempre esforzado y generoso, siempre desatendido y engañado. Halagado cuando se le concitaba a la pelea, olvidado y pospuesto después de la victoria » et Fontana lui-même insiste sur le peu de bénéfice que tire le peuple de sa participation essentielle dans les différentes révolutions qui se produisent entre les années 1836 et 1868 : « La historia de todas las pretendidas « revoluciones » de estos años, de 1836 a 1868, es la historia de otros tantos engaños colectivos y de otras tantas frustraciones de las esperanzas populares ». Il dénonce ainsi l'absence de participation active à la politique du pays d'une grande majorité de la population : « un estado-nación centralizado, con un parlamentarismo sin participación, controlado por una minoría de políticos y militares, donde los cambios de gobierno no tenían nada que ver con los votos de los pocos más de cien mil ciudadanos con derechos políticos, y mucho menos aún con la voluntad de los doce a quince millones restantes, cuya única participación solía ser la de prestar apoyo a un caudillo que se pronunciaba en nombre de la libertad de todos y que, una vez en el poder, se apresuraba a renegar de sus promesas ».

Il insiste sur le fait que la révolution politique (entreprise par les militaires et les professionnels de la politique notamment à travers les pronunciamientos) n'est jamais suivie

⁶ Cf. p. 285 ou p. 354.

d'une révolution sociale car la classe modérée qui détenait le pouvoir n'était pas prête à la tolérer, elle n'était pas prête à renoncer à une position économique et sociale privilégiée. Il est fait allusion pour définir la politique libérale de l'époque à *la defensa de los intereses de los propietarios contra una revolución surgida de abajo* mais également aux réactions répressives disproportionnées que suscite la peur de la révolution sociale auprès des classes dirigeantes : « Al día siguiente, cuando acudió a las cortes a pedir la suspensión de las garantías constitucionales, O'Donnell dijo que si el motín hubiese triunfado, “los horrores de la Revolución francesa no se hubiesen parecido en nada a lo que habría pasado aquí... aquí no existían más principios ni otro objeto que el saqueo, el asesinato y la desaparición de los fundamentos sociales”. Lo que le llevó a concluir instando a los diputados a olvidar “nuestras disensiones pequeñas... para hacer frente a la revolución social”». Malgré tout, dans sa conclusion il insiste sur le rôle important qu'a joué le peuple, la masse silencieuse, dans l'histoire du XIX^{ème} et c'est ainsi qu'il justifie son acharnement à rechercher toujours *el pulso de los de abajo*.

Un dernier exemple tend à démontrer cette préoccupation constante de Fontana pour les masses populaires, c'est cet intérêt qu'il porte à toutes les évolutions sociales et au mouvement syndical et ouvrier. Il signale que : « La aparición en esta historia de dos nuevos protagonistas colectivos, la burguesía industrial y el proletariado urbano, nos obliga a hacer una pausa en el relato de los acontecimientos políticos para echar una ojeada al entorno social de estos dos colectivos ». De même, il arrête son discours événementiel pour faire le point sur le processus de création des premiers syndicats modernes⁷ ou pour étudier les propositions politiques alternatives des classes populaires⁸.

Le peuple, souvent négligé par l'historiographie et par les modalités d'un suffrage restreint retrouve donc avec Fontana l'espace qui aurait toujours dû lui correspondre. Son sous-chapitre sur « La formación de una cultura popular » répond à ce besoin et reprend les avancées de l'histoire culturelle.

Non content de rectifier des oublis de l'historiographie, il apporte des nuances souvent à travers des témoignages directs qui sont aussi une façon de donner au lecteur une vision des choses plus juste, moins noire et blanche.

Il s'écarte des simplifications excessives et du manichéisme et il revient ainsi sur certaines idées reçues. Il indique par exemple à propos des événements qui se produisirent à Loja en 1861 que le récit confidentiel du gobernador civil de Malaga « nos muestra una sociedad mucho más compleja que la del estereotipo habitual que divide el campo andaluz entre terratenientes y braceros, y nos aproxima a la imagen de unas clases subalternas unidas tras de un proyecto común de transformación social que en estos momentos se planteaba aún en términos de reforma democrática ». Le sous-chapitre intitulé *¿Por qué fracasó la República?* est intéressant à deux niveaux car il tend à démontrer le décalage entre les attentes du peuple et celles des classes dirigeantes lorsqu'il affirme que : « el mundo del republicanismo popular tenía poco que ver con el de los debates ideológicos y la retórica de los dirigentes de los partidos. Era un mundo en que el protagonismo surgía desde abajo... » mais aussi les erreurs de l'historiographie traditionnelle au moment d'interpréter les causes de l'échec de la Première République : « Contra lo que pretenden las versiones tradicionales que sostienen que la república fracasó por el extremismo de sus dirigentes y por el desorden social que se había extendido por el país, su fracaso se cimentó en la frustración de las esperanzas de las capas populares. Su historia es la de una república federal que no se atrevió a ser ».

C'est dans cette optique que l'on peut constater dans cette histoire un renforcement du point de vue local et régional que l'on retrouve souvent dans les exemples qu'il choisit. Il

⁷ Cf. p. 209-210.

⁸ Page 331.

établit ainsi les forts décalages qui pouvaient exister entre le centre et la périphérie, le milieu urbain et le milieu rural.

Bref, Fontana tend à démontrer que l'Espagne ne formait déjà pas à cette époque un tout homogène et que seul l'Etat, c'est-à-dire le gouvernement central, avec son arsenal légal souvent inefficace, la voyait comme un territoire uniforme. La spécificité catalane est soulignée de nombreuses fois⁹ comme celle de Barcelone. Il y a deux pages très intéressantes sur l'extension du républicanisme qui est inégale sur le territoire¹⁰ et il signale l'existence d'une culture alternative¹¹ totalement ignorée par le gouvernement et par diverses histoires de la littérature du XIX^{ème} mais qui rendait compte *de una identidad distinta a la propagada por los textos oficiales destinados a la educación*.

Enfin, Fontana dénonce les défauts et les principales lacunes du système politique en vigueur au XIX^{ème} siècle qui fait la particularité de l'Espagne, c'est-à-dire, premièrement, l'échec du projet centralisateur des Bourbons espagnols auquel il fait allusion dès le début¹² et lorsqu'il aborde le sous-chapitre *Un imperio desarticulado* avec toujours une perspective comparative de même qu'à la fin de son ouvrage dans son dernier chapitre intitulé « Un balance de la época del liberalismo » et, deuxièmement, la politique arbitraire et répressive du libéralisme modéré qu'il tente de définir tout au long de son récit. Il est par exemple précisé que le modérantisme impliquait *conservar las apariencias de la legalidad constitucional asociadas en la práctica a una considerable restricción de las libertades*. Il insiste sur le mode de fonctionnement à la fois injuste, autiste et répressif de ces gouvernements par exemple en 1856 concernant la Unión Liberal : « El gobierno se enfrentaba a los problemas sociales, de los que ni siquiera consentía que se hablase en las cortes, dejando que los capitanes generales organizaran *partidas rurales* irregulares para mantener el orden en los campos y apresando arbitrariamente en Madrid a quienes escogía la policía, que mezclaba maleantes con gente honrada en cuerdas de centenares de presos enviados a Leganés ». Le rôle prépondérant et ultrareprésentatif de Narváez est souligné dans un pays au parlementarisme falseado, c'est-à-dire dénaturé ou corrompu, presque constamment gouverné par des militaires : « La continuidad de la supremacía militar (Narváez llamaba despectivamente *abogados* a los políticos civiles con los que no tenía más remedio que contar) y la práctica de gobernar al margen de las cortes impidieron que se creasen las bases para que un día pudiera regir el país un gobierno civil ». Cette politique entraîne un déficit de démocratie, c'est-à-dire la non intégration de la masse silencieuse dans un projet politique commun qui aurait été défini par les classes dirigeantes.

Dans son dernier chapitre, qui échappe à la construction chronologique de son discours adoptée jusque là, Fontana révèle l'existence d'une tendance récente au révisionnisme historique concernant le XIX^{ème} siècle : « En los últimos años del siglo XX, sin embargo, ha surgido una corriente revisionista que sostiene que no hubo tal fracaso histórico del siglo XIX, sino que le génesis de la España contemporánea fue *normal* : la carencia de democracia, la falsificación del parlamentarismo, la quiebra de una agricultura inviable a el raquitismo del desarrollo industrial habrían sido *normales* ». Il va donc s'attacher à la combattre en essayant de comprendre les causes des grands retards et des grands échecs imputables à la construction de l'Etat libéral espagnol. Celles-ci transparaissent dans les sous-titres de ce dernier chapitre et il fait souvent ressortir ces deux notions essentielles de *atraso* et de *fracaso* pour une bonne compréhension de l'histoire du libéralisme espagnol de

⁹ Cf. par exemple p. 30-31.

¹⁰ Pages 200 et 201.

¹¹ Cf. p. 313.

¹² Page 9.

l'époque. Le regard comparatiste est selon lui primordial pour émettre ce type de jugement : « *normal* es un término que tiene poco sentido si no es para usarlo en la comparación con unos valores que se toman como referencia. Y si esta referencia hemos de buscarla en los países de nuestro entorno durante el periodo de 1808 a 1874 resulta difícil aceptar esta normalidad...» et il l'utilise souvent pour étayer sa démonstration¹³.

On peut dire que Fontana en tant qu'historien de 75 ans n'a plus rien à prouver et il ne cherche plus à convaincre le lecteur (qui d'ailleurs n'est plus le même que celui qui était autrefois visé par ses écrits) de sa principale thèse qui était d'expliquer les aléas de l'histoire par des causes et des processus économiques comme on peut le constater dans ses grands ouvrages *La quiebra de la monarquía absoluta (1814-1820)* publié chez Ariel en 1971, *La crisis del Antiguo Régimen* publié chez Crítica en 1992 ou encore *Historia : análisis del pasado y proyecto social* publié chez Crítica en 1993 et enfin *Introducción al estudio de la historia* publié chez Crítica en 1999. Il n'a pas écrit cet ouvrage en tant que spécialiste en Histoire économique. On pourrait dire que maintenant l'historiographie contemporaine l'a rattrapé dans ses postulats, et l'a même dépassé, puisqu'avec l'avènement de l'histoire culturelle, il s'agit non seulement de prendre en considération le facteur économique pour interpréter les faits historiques, mais de considérer un ensemble beaucoup plus complet de données qui jusque là avaient été écartées par l'histoire traditionnelle. Il n'est plus un des précurseurs d'une autre façon de voir l'histoire mais plutôt ici une fidèle courroie de transmission de ce qui se fait aujourd'hui. Je pense que le dernier chapitre est particulièrement intéressant dans ce sens et que s'il n'y en avait qu'un seul à lire ce serait celui-là.

Laetitia BLANCHARD RUBIO
MCF, Université de la Sorbonne-Paris IV

¹³ Cf. par exemple les pages 424-425.